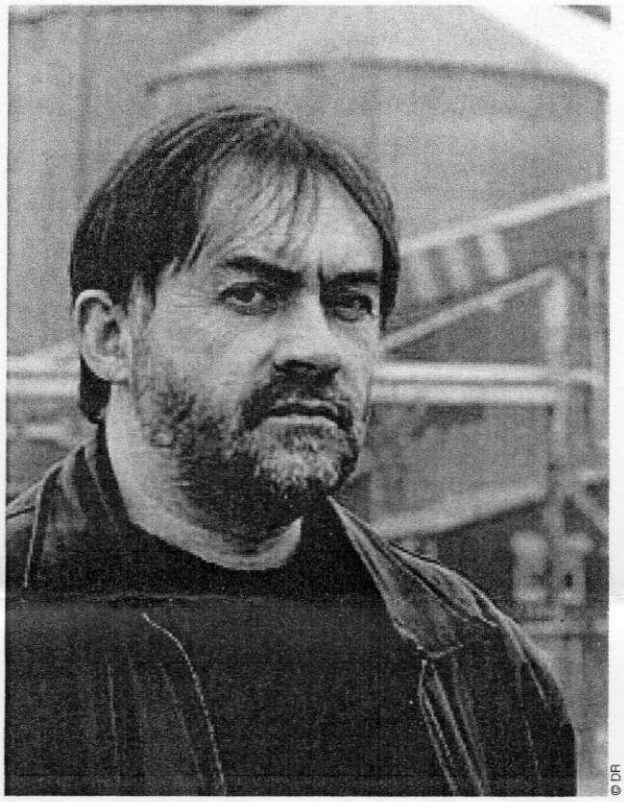
« Pour moi, tu es salarié, tu es syndiqué »

Ouvrier de la chimie durant 42 ans dans la banlieue rouennaise, syndicaliste, Jean-Pierre Levaray est un des grands représentants de la « littérature prolétarienne ». Depuis *Putain d'usine*, il fait le récit du travail ouvrier : des souffrances au quotidien, des rapports de classes, des solidarités et des luttes au travail. Au moment de la retraite, il sort *Pour en finir avec l'usine* et *Je vous écris de l'usine*.

L'US Mag : ***Après une carrière entière comme ouvrier de l'industrie chimique, vous venez de prendre votre retraite.*** Pour en finir avec l'usine ***est en quelque sorte un bilan ?***

Jean-Pierre Levaray : Oui, j'ai passé quarante deux années dans cette même usine de l'agglomération rouennaise. J'y ai changé plein de fois d'employeur mais je suis resté dans cette même boîte. Je ne sais pas si *Pour en finir avec l'usine* est un bilan. Comme je quittais l'usine, je voulais tirer un trait et passer à autre chose. Donc j'y raconte quelques souvenirs, portraits ou luttes et je finis par en raconter mes derniers moments à l'usine. Je pense que chacun de mes bouquins a été un bilan sur ma vie d'usine. Je ne suis pas sûr que ce dernier soit plus un « bilan » que les autres. Je voulais en finir, il se trouve que lorsqu'on y a passé autant d'années on ne peut pas vraiment « en finir ». D'une part, l'usine m'a marqué dans mon corps et dans ma tête, mais aussi parce que je continue à donner un coup de main au syndicat. Pour terminer là-dessus, au niveau de l'écriture, à travers ce que je tente d'écrire en ce moment, l'usine est encore présente.



© DR

« La souffrance, c'est la perte de temps alors qu'on aurait bien mieux à faire ailleurs, c'est devoir se lever très tôt, ou ne pas dormir parce qu'on travaille la nuit »

L'US Mag : ***Vos livres montrent le réel du travail et sa souffrance. Est-ce le trait le plus marquant de la vie ouvrière ?***

J.-P. L. : Un des traits marquants. Heureusement, il n'y a pas que la souffrance, sinon on se sauverait tous en courant. Le boulot peut parfois être intéressant (surtout lorsqu'on a l'impression de « dompter » une machine et réussir à la faire fonctionner comme on l'entend). Il reste les moments conviviaux avec les collègues (apéro, jeux...) et les luttes qui sont, pour moi, le moment où on existe vraiment face aux patrons. La souffrance, c'est la perte de temps alors qu'on aurait bien mieux à faire ailleurs, c'est devoir se lever très tôt, ou ne pas dormir parce qu'on travaille la nuit. J'ai eu la chance de ne pas travailler à la chaîne ou ne pas avoir eu un boulot vraiment physique au cours duquel il fallait manier la pelle ou le marteau-piqueur. Ça n'empêche qu'il y a une souffrance. Le salariat, travailler pour un patron, est une souffrance.

L'US Mag : ***La solidarité est aussi une réalité très présente ?***

J.-P. L. : Bien sûr. Heureusement qu'il y a encore ça. Même si ça se délite parce que le travail se parcellise, s'individualise, avec l'arrivée de la gestion des machines par l'informatique. Plus ça va, plus chacun se retrouve seul face à son écran. Il est demandé de plus en plus de rendre des comptes individuellement. Reste que face à la hiérarchie, face au patron, il y a encore des réflexes.

L'US Mag : ***Le syndicalisme est également fondamental dans votre vie. Votre militantisme à la CGT, le rôle des luttes, vos mandats de délégué et d'élu au CE...***

J.-P. L. : Pour moi, tu es salarié, tu es syndiqué. Bon, je sais que ce n'est pas toujours facile de trouver LE syndicat qui te corresponde vraiment, mais il faut faire avec. Quand je suis entré dans ma boîte, en 1973, aussitôt j'ai contacté la CGT pour me syndiquer. À cette époque c'était un peu compliqué. Les rapports avec le PCF, les querelles anti-gauchistes. Je ne me suis investi à la CGT véritablement qu'en 1989 et j'ai milité. Puis j'ai été élu délégué du personnel. Comme on a pris le CE et que personne ne voulait s'en occuper, j'ai été secrétaire adjoint (pour pouvoir continuer à être au travail et ne pas devenir permanent). Je suis pourtant devenu secrétaire de CE, par obligation (suite à un plan social, le secrétaire étant parti en préretraite), j'y suis resté cinq ans. C'était autre chose. Militer d'une autre façon, parfois pas toujours agréable, les salariés ayant de plus en plus des réflexes de consommateurs...

L'US Mag : ***La concurrence syndicale, les différences de stratégie reviennent aussi beaucoup...***

J.-P. L. : « Concurrence » ? Est-ce le terme ? Ce sont plutôt des divergences d'analyses, de politiques et d'actions. Pour ma part, dans ma boîte, j'ai toujours eu des problèmes avec la CFDT. Même à l'époque où je suis rentré à l'usine. À l'époque du conflit LIP... la CFDT de ma boîte était déjà très réformiste. Mais au fur et à mesure des années, ceux et celles qui avaient quand même une démarche syndicaliste sont partis et ont été remplacés par des gens qui utilisaient le syndicat comme un tremplin pour monter dans la hiérarchie. Autrement, et quel que soit le gouvernement, on voit bien que la

CFDT est un syndicat qui accompagne le patronat et le gouvernement. Quant à la CGT, j'y suis. Je ne me reconnais pas dans tout, même si depuis que c'est Martinez, on dirait que c'est mieux. De toutes les façons, je participe à la Fédération CGT des Industries Chimiques, une fédé un peu plus « de lutte » et c'est là que je me reconnais.

L'US Mag : ***En vous lisant, on saisit la violence des rapports entre les ouvriers et employés d'un côté, et les hiérarchies intermédiaires (contremaîtres, cadres) et le patronat de l'autre. Avez-vous vu une évolution depuis les années 70 ?***

J.-P. L. : La violence des rapports, c'est parce que les patrons savent déléguer aux sous-fifres. Ces derniers venant la plupart du temps du bas, ayant progressé dans la hiérarchie, ils en connaissent toutes les ficelles. Que dire par rapport aux années 70 ? Je pense que je n'apporte pas de réponse vraiment personnelle : la façon de travailler et les rapports hiérarchiques étaient plus fondés sur le paternalisme. En même temps, les rapports sociaux étaient plus directs. Quand tu disais merde au boss, ça faisait presque partie du quotidien. Au fur et à mesure, les rapports se sont « technicisés », on a eu davantage de gens autour de nous qui étaient des ingénieurs, spécialisés dans un domaine particulier, pendant que le nombre d'ouvriers « de base » diminuait. Les patrons se sont retrouvés aussi éloignés des sites de production. Ce sont des directeurs qui ont pris place. Des directeurs qui ne restent que 4-5 ans au maximum (sinon, ils ont l'impression d'être des mauvais – si !). Avec Total, on a eu droit à des patrons de choc qui cherchaient facilement le clash. C'était une période difficile, mais en même temps plus simple : c'est comme avec Sarkozy, quand tu as un patron dur, tu as plus envie de te bagarrer contre lui...

L'US Mag : ***Vous parlez également de votre particularité en tant qu'écrivain et ouvrier. Comment ces deux expériences ont coexisté ?***

J.-P. L. : C'est certain que nous ne sommes pas beaucoup à être ouvrier et écrivain. Depuis que je travaille, j'ai toujours eu des activités artistiques en annexe de mon travail salarié, que ce soit dans la musique, la presse alternative, l'organisation de concerts ou d'expositions d'artistes contemporains. L'écriture a été une activité différente dans le sens où les livres me mettaient en « lumière » personnellement. Et dire ce qui se passe dans une usine à travers des livres, ça met la pression par rapport au microcosme de l'usine. Donc ceux qui m'appréciaient m'ont apprécié davantage et ceux qui ne m'aimaient pas m'ont encore plus détesté (les militants de la CFDT, notamment). Concernant les contremaîtres, ils n'aimaient pas que j'en dise trop. Quant aux cadres, c'était particulier car, même s'ils ne lisent pas beaucoup, ils ont tendance à mettre le livre sur un piédestal, alors nos relations étaient bizarres. Reste mes PDG divers, avec eux c'était la guerre. Ils me fliquaient et me le faisaient savoir, mais ça ne changeait rien à mes écrits. Au contraire. D'autant que si j'avais été viré à cause d'un de mes livres, je pense que ça aurait fait le buzz.

« La solidarité heureusement qu'il y a encore ça. [...] Plus ça va, plus chacun se retrouve seul face à son écran »

Autrement, ce qu'il y a eu de bien à être écrivain tout en continuant de travailler, c'est que tout se relativise. Lorsque tu retournes au turbin, après un week-end à rencontrer des lecteurs/trices, à être sur un petit nuage, le retour à la réalité du travail et des collègues te fait redescendre sur terre et t'empêche d'avoir la grosse tête... ■

Entretien réalisé par Stéphane Rio

Extraits :

« Putain d'Usine a changé ma vie. Ce livre a connu un relatif succès. J'ai été invité et je le suis toujours pour parler et rencontrer des gens, à travers la France, d'Antibes à Dunkerque. (...) Pas vraiment une vie de prolo. Mais ça m'a permis de tenir. C'est en parlant du travail, de mon travail, que je le supporte et que j'en suis encore là. Aujourd'hui. À l'usine. (...) »
Pour en finir avec l'usine, *p. 11.*

« Je quitte l'usine même si je sais qu'elle ne me quittera pas tout à fait. Quarante-deux années passées entre ses murs laissent des traces. Si je vois le monde, les gens, la société d'une certaine façon, c'est que ma vie d'ouvrier m'a façonné une vision que je n'aurais pas eue en travaillant ailleurs et autrement. L'usine a aussi laissé des traces dans mon corps. Si mon estomac est fragile et mes insomnies nombreuses, c'est parce que j'ai travaillé plus de trente années en horaires décalés ; si j'ai des acouphènes, c'est parce que les machines étaient trop bruyantes et si mon système respiratoire est fragile, c'est sans doute à cause de tous ces produits respirés quotidiennement. En espérant que l'usine ne m'aura pas laissé trop de vices cachés. »
Pour en finir avec l'usine, *p. 130.*

BIBLIOGRAPHIE

Récits
- *Suzana, chronique d'une vie sans-papier*, éd. du Monde libertaire, 2000
- *Putain d'usine*, éd. Insomniaque puis Agone, 2002
- *Tue ton patron*, saisons 1 et 2, éd. Libertalia, 2010 et 2012
- *Je vous écris de l'usine*, éd. Libertalia, 2016
- *Pour en finir avec l'usine*, éd. Libertalia, 2016

Bandes dessinées
- *Putain d'usine, la bédé*, dessins d'Efix, éd. Petit à Petit, 2007
- *Les fantômes du Vieux Bourg*, dessins d'Efix, éd. Petit à Petit, 2008
- *Tue ton patron*, dessins d'Efix, éd. La Martinière, 2012

Romans jeunesse
- *C'est quoi ce travail ?*, éd. Chant d'orties, 2012
- *Faire quelque chose*, éd. Chant d'orties, 2015